

## De l'influence du sport sur une chasse aux rhinocéros

Cela peut sembler imprévu de venir, dans une revue sportive, où l'on parle plutôt cyclisme, football, rugby, natation, athlétisme, raconter une poursuite aux rhinocéros sur les bords de la rivière la « Bénoué » dans le Nord Cameroun, bien près du lac Tchad... et cependant je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement entre tous ces sports que j'ai pratiqués assidûment durant ma jeunesse avant la guerre... dans une lointaine ville de la province bretonne, où je mettais mes muscles à une rude épreuve d'entraînement, soit comme capitaine d'une équipe de football, soit comme entraîneur de mes camarades d'université aux sports nautiques, et à la course à pied... et le « sport » de la chasse que je pratique sous tous les climats. Je ne parle pas de l'influence des autres sports, ma vie de tranchées de 1914 à 1916, puis ma carrière de pilote dans les airs de 1916 à 1919, tennis, équitation, automobilisme, aviation, qui ont également contribué à développer mes facultés d'endurance et de résistance... C'est grâce à une bonne préparation sportive que la chasse aux rhinocéros, dont je veux vous entretenir, semble si facile... Tuer n'est pas nécessairement sportif... Aussi vais-je vous narrer une journée de chasse où je n'ai pas tué... et où, cependant, je considère que j'ai fait vraiment du sport...

D'abord, il faut se lever au petit matin : c'est déjà un très gros effort à accomplir. douche rapide bien glacée, toilette minutieuse, déjeuner sommaire, visite des armes, des munitions, des provisions d'eau, de vivres, disposés en ordre pour un examen très détaillé ; chaque porteur vient se placer devant les objets qu'il doit porter sur la tête ou bien sur les épaules. Les « tipoyes » (1) sont alignés, chacun avec son équipe de huit solides gaillards noirs... puis, au signal du départ donné par le « commandant », on se met en route, bien à la queue-leu-leu...

Les deux pisteurs indigènes, Haman « Djidda » et « Douiri », les plus fins suiveurs de pistes de rhinocéros, tout en avant précèdent le « commandant » et ses porteurs d'armes, « Djabo » et « Correlli », conduits par « le Dogari » ; puis je viens derrière avec « Issa », mon porte-fusil, et « Dondi », le porte-

lons... D'autres indices, tels que branches, épines brisées, et certaines couvertes de boue fraîche... un morceau de bois tout frais mâché sur lequel le rhinocéros a laissé un peu de bave, décèlent sa présence toute proche... Et alors c'est la poursuite. Tantôt notre pisteur Haman Djidda découvre les empreintes de quatre pieds bien marquées dans le sol, tantôt c'est Douiri qui casse une branche, pour ne pas perdre le point de passage ; l'animal ne peut être à plus de trois cents mètres de nous, il ne s'arrêtera pas, mais, à cause du bruit que nous faisons, il conservera cette avance pendant cinq heures de suite. Jusqu'à 10 h. 30 nous l'avons suivi, haletants, anxieux, espérant toujours voir se silhouetter sa tache sombre dans la brousse, car nous avions quitté plusieurs fois les zones rocheuses pour les retrouver ensuite, puis nous avons traversé d'épais buissons épineux, marché dans les hautes herbes coupantes où pullulent les fourmis rouges et jaunes qui vous grimpent le long des jambes en vous piquant comme des aiguilles... Il ne faut pas penser, d'ailleurs, on n'y pense pas, aux arbrisseaux chargés de longues épines acérées comme des pointes de fleurets démontées et dont chaque fibre est plus coupante qu'une lame de rasoir... Je ne parle pas des moucheron, qu'on dirait armés chacun de mille vrilles, de mille perforateurs qu'ils nous enfoncent dans le visage, dans les jambes, dans les bras, ni de la chaleur qui nous fait ruisseler... Nous avons chacun deux bidons d'eau d'une contenance de deux litres chacun... Ces quatre litres ne dureront pas jusqu'à la fin de la poursuite...

Dans une épreuve de cross-country, on ne s'arrête pas parce que l'on se déchire aux ronces des buissons, pas plus qu'on interrompt une partie de tennis parce qu'il fait une température tropicale, ou parce qu'on manque d'eau potable. Ce sont là les aléas du sport... Nous avons parcouru plus de vingt kilomètres ; le rhinocéros nous avait entraînés dans sa marche, nous sentant, depuis six heures du matin (5 h. 30 exactement), sur ses talons et ne se décidant pas à se coucher. Et cependant, si nous peinions, nos porteurs surtout, l'animal qui avait à porter sur ses quatre courtes jambes



Scènes de la vie au campement de la Bénoué.

cinéma. Une vingtaine de porteurs nous suivent, notre troupe est donc déjà imposante...

Tous ces indigènes sont de robustes porteurs, bons marcheurs et bons coureurs. Ce n'est pas sans une pointe de mélancolie qu'à cinq heures du matin il faut dire adieu à son boy, à son cuisinier et surtout à son lit de camp et à sa moustiquaire... Comme tout cela vous paraît alors sympathique ! Il faut pourtant s'éloigner du campement, que d'ailleurs nous retrouverons, mais bien tard, lorsqu'il fera 45° à l'ombre et 65° au soleil. Notre campement, installé sur les berges qui dominent la rivière Bénoué, est encore tout grouillant de monde lorsque nous le quittons. Tout le personnel attaché à « Madame la Commandante » et au naturaliste, ainsi que vingt autres domestiques noirs restent là, nous suivant des yeux avec envie. Ce serait si bon de manger un peu de viande de rhinocéros fraîche et toute sanguinolente, car ils sont bien persuadés que nous en tuons, ces animaux étant si nombreux dans la région...

Nous traversons la rivière à cent mètres du campement, et nos pisteurs marchant un peu en avant découvrent des traces... Sont-elles d'hier ou d'aujourd'hui ?... Elles sont de ce matin même sans aucun doute... L'animal est venu s'abreuver durant la nuit à la rivière ; il a même eu soin, pour mieux nous avertir et mieux nous renseigner, de s'oublier sur la terre sèche que nous fou-



Les indigènes se préparent à dépecer un rhinocéros.

laissé le moment de répit qu'il eût tant souhaité trouver. Nous-mêmes, nous n'étions plus aussi vaillants. Harassés, suant, soufflant, nous ne pouvions presque plus avancer.

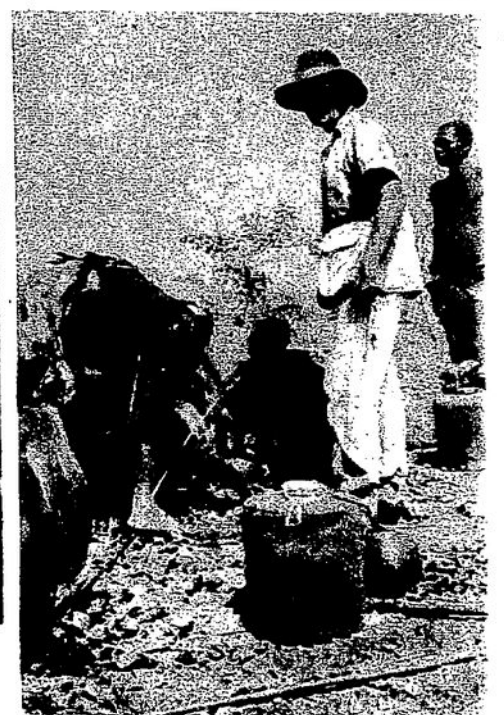
Cependant, nos deux pisteurs revenaient vers nous. Là-bas, dans une savane plus épaisse, à sept ou huit cents mètres de nous, le « gawraw » (nom que les indigènes donnent au rhinocéros) était arrêté. Nous saisissons nos carabines mauser, nous les armons, et seuls, le commandant et moi, précédés par le pisteur Haman Djidda, si j'ai bonne mémoire, nous avançons dans les broussailles, après avoir placé nos hommes en sécurité, car nous savons qu'un rhinocéros blessé n'est pas précisément bon enfant ; et si, par hasard, nous blessions celui-là, qu'advierait-il de notre équipe de noirs apeurés ? Un certain nombre de ces porteurs s'étaient placés sur un petit tertre dominant la savane que nous fouillions si assidûment...

Tout à coup, brouhaha, cris des nègres affolés : le « gawraw » ! le « gawraw » !... et débâcle générale. A ce moment-là nous entendons, sans rien voir, un énorme sifflement, comme celui d'une locomotive qui démarre d'une gare où mille échos se répètent, et le bruit d'une course, semblable à celui d'un marteau-pilon écrasant un « saumon » de plomb ; et à trois cents mètres de nous, trop loin pour que nous puissions le tirer, nous distinguons une énorme bête renversant sur son passage les grandes herbes, qui s'écrasent, s'inclinent, se redressent, et puis, derrière des rochers, derrière des broussailles, tout disparaît. Il est 2 h. 30... plus aucune chance de revoir l'animal ; il est maintenant parti et nous ne le rejoindrons pas aujourd'hui. D'ailleurs, neuf heures de chasse, sans presque aucun repos, ne nous permettaient plus de poursuivre, et c'est le lendemain seulement que nous avons tué la bête... et sans aucun doute un autre animal, car ils pullulent dans cette région. Ce fut alors le retour au campement...

Retrouver, après ces trente kilomètres de course dans la brousse, son lit de camp, se rafraîchir sous une bonne douche, avaler ensuite une tasse de thé brûlant, quel merveilleux délassement et quel voluptueux repos !

Mais pour les goûter dans toute leur plénitude, faut-il encore avoir su se plier toujours à la rude et sévère discipline du sport qui, seule, peut donner au corps et à l'esprit la résistance et la volonté indispensables pour ces grandes randonnées de chasses africaines.

A. de la Chevasserie.



Distribution d'eau aux porteurs indigènes pendant une halte.



Rhinocéros noir d'Afrique tué dans la région de Roi Bouha.

vingt litres chacun sont ouverts et c'est la distribution générale. Puis, nous profitons de cette halte pour goûter à nos gamelles, du modèle militaire, une belle tranche de langue de rhinocéros posée sur un canapé de riz indigène, puis une boîte de fruits au jus, fabriquée dans quelque ville anglosaxonne de la côte ouest de l'Angleterre. Tandis que nous nous reposons un quart d'heure, nos deux pisteurs vont poursuivre leurs recherches. Au bout de ce laps de temps, ne les voyant pas revenir, nous voici debout de nouveau et reprenant notre active poursuite. Elle nous conduit dans la région de la haute brousse, où, partout, on trouve les traces du passage récent de la bête que nous harcelons. Ces traces nous indiquent qu'elle a même essayé de se coucher. Elle doit être épuisée. A 1 h. 30, nous trouvons un trou d'eau de cinq mètres sur quatre, un de ces margouillais boueux ressemblant à ceux que l'on trouve dans certaines forêts du Nord de la Pologne et dont la vase paraissait avoir été fraîchement remuée. L'animal, harassé, avait sans doute voulu y rafraîchir son corps. Il était alors 1 h. 30 et, depuis 5 h. 30 du matin, nous ne lui avions pas



L'heure sacrée de la sieste.

(Clichés A. de la Chevasserie.)

(1) Sorte de chaise à porteur bien rudimentaire.